



## **Du sot au saint : quelques cas de “ sainte bêtise ” dans la littérature spirituelle du XVI<sup>e</sup> siècle en Espagne**

Pauline Renoux-Caron

### **► To cite this version:**

Pauline Renoux-Caron. Du sot au saint : quelques cas de “ sainte bêtise ” dans la littérature spirituelle du XVI<sup>e</sup> siècle en Espagne. Paloma Bravo; Philippe Guérin; Nathalie Peyrebonne. Quand l'esprit vient à manquer: la bêtise. France, Italie, Espagne, Presses de la Sorbonne-Nouvelle, p. 251-277, 2024, 2379061130. <hal-04721926>

**HAL Id: hal-04721926**

**<https://hal.science/hal-04721926v1>**

Submitted on 4 Oct 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

**Du sot au saint : quelques cas de « sainte bêtise »  
dans la littérature spirituelle du XVI<sup>e</sup> siècle en Espagne**

Pauline RENOUX-CARON  
Université Sorbonne-Nouvelle-Paris 3  
CRES-LECIMO

« *A los bobos se aparece la Virgen María* » - « La Vierge Marie apparaît aux idiots » (Covarrubias, 1998, [1611] : 221). Cité par le célèbre lexicographe espagnol, Sebastián de Covarrubias, ce proverbe populaire apparaît à l'entrée « *bobo* » pour désigner ceux qui se trouvent gratifiés d'une chose qu'ils ont obtenue sans effort. Mais elle rappelle aussi combien la bêtise, entendue ici davantage comme « simplicité d'esprit » que comme sottise, est adossée à l'idéal évangélique. L'esprit des Béatitudes<sup>1</sup> a en effet imprimé au christianisme primitif cet idéal d'un monde inversé où les savants et les sages se voient détrônés au profit des simples d'esprit. En ne faisant pas obstacle au passage de la Grâce divine, la bêtise, prise dans le sens de « simplicité », « absence de malice, ou ignorance », serait donc le plus sûr moyen d'accéder à la sainteté. Covarrubias précise en effet dans sa définition : « Dieu aime beaucoup les cœurs simples et humbles et ne demeure pas chez les orgueilleux et les mauvais »<sup>2</sup>. Cette précision faite, le lexicographe poursuit en donnant un exemple relatif à la vie religieuse et en rappelant que, pour les raisons évoquées, dans les monastères la sainteté est souvent portée par les frères-lais :

Nous savons que parmi les religieux il y a eu et il y a des hommes d'une grande sainteté appelés frères lais ou convers, mais cela ne signifie pas que Dieu prodigue à eux seuls ces

---

<sup>1</sup> On pourra citer le célèbre verset des Béatitudes – « heureux ceux qui ont une âme de pauvre car le Royaume des Cieux est à eux » (Mt 5, 3) – ou cet autre verset de l'évangile de Matthieu : « Je te bénis, Père, Seigneur du ciel et de la terre, d'avoir caché cela aux sages et aux intelligents et de l'avoir révélé aux tout-petits » (Mt 11, 25) (Traduction Œcuménique de la Bible, 2010).

<sup>2</sup> « *Dios ama mucho el corazón sencillo y humilde y no mora en el soberbio y malicioso* » (Covarrubias, 1998, [1611] : 221). Cette approche vient nuancer celle donnée par le sens commun que Covarrubias semble goûter assez peu, lui préférant une lecture plus spirituelle : « *A los bobos se aparece la Virgen María ; esto es muy mal dicho en el sentido que el vulgo lo toma, que es cuando a una persona poco activa y encogida le sucede una buena fortuna sin que la busque. Lo cierto es que Dios ama mucho el corazón sencillo y humilde, y no mora en el soberbio y malicioso [...]* » (Covarrubias, 1998, [1611] : 221)

grâces et ces bienfaits mais que pour sa plus grande gloire il n'exclut pas ceux-là des faveurs qu'il communique aux hommes très spirituels et contemplatifs, éminemment intelligents et doctes<sup>3</sup>.

Ces religieux non prêtres encore appelés frère convers, qui n'étaient pas admis aux vœux solennels et n'étaient donc pas profès, étaient chargés du service domestique de la communauté. Le *fraile lego* occupe ainsi le rang le plus bas dans la hiérarchie monastique, comme le confirme l'autre mot utilisé en espagnol pour le désigner : le *fraile motilón*, entièrement rasé et privé de tonsure, est en effet dévolu à des tâches matérielles. Il est en principe considéré comme quelqu'un de peu doté sur le plan intellectuel au point d'avoir donné son origine à l'expression « *ser muy lego* » pour désigner le fait d'être « peu instruit en matière ecclésiastique » (Covarrubias, 1998, [1611] : 757). Mais cette pauvreté d'esprit, loin d'être perçue négativement par le lexicographe, est aussi désignée comme une voie d'accès privilégiée aux « faveurs » divines puisque « Dieu aime beaucoup les cœurs simples et humbles »<sup>4</sup>.

Nous avons voulu vérifier cette approche suggérée par Sebastián de Covarrubias à partir d'un corpus cohérent composé des deux volumes de la *Historia de la Orden de San Jerónimo*, chronique de l'ordre de Saint Jérôme rédigée par le hiéronymite fray José de Sigüenza et publiée entre 1600 et 1605<sup>5</sup>. L'ordre des Hiéronymites qui fut placé sous le patronage de saint Jérôme au moment de sa fondation en 1373, a connu une existence et une expansion presque strictement péninsulaire, du moins pour la branche masculine. La haute exigence ascétique qui le caractérise à ses débuts ainsi que son attachement à la liturgie explique en partie la forte attraction qu'il exerça très vite auprès des élites nobiliaires et de la Couronne et par voie de conséquence sa rapide expansion. Fray José de Sigüenza à qui fut confiée la tâche de rédiger la chronique de l'ordre n'est toutefois pas seulement un historien et répond pleinement à ce que l'on désigne par le terme de polygraphe : à ses talents d'historien s'ajoutent des qualités de poète, d'hagiographe et prédicateur mais aussi et surtout d'exégète et de philologue hébraïsant, talents qu'il développe au contact du bibliste Arias Montano, également bibliothécaire à l'Escurial et auteur de la célèbre Bible d'Anvers, auprès de qui il s'initie au principe de la

---

<sup>3</sup> « Entre los religiosos sabemos que ha habido y hay hombres muy santos de los que llaman frailes legos o motilones, pero no se entiende que a estos solos hace Dios estas mercedes y regalos, sino para más gloria suya advertimos que a los tales no los excluye de los favores que comunica a los muy espirituales y contemplativos, excelentes de ingenio y doctos » (Covarrubias, 1998, [1611] : 221-222).

<sup>4</sup> Ibid.

<sup>5</sup> L'édition de Javier Campos, publiée en 2000, comprend deux tomes qui correspondent respectivement aux première et deuxième parties publiées respectivement en 1600 et 1605. La *Vida de San Jerónimo* publiée cinq ans plus tôt étant considérée comme la première partie de l'histoire de l'ordre – saint Jérôme en étant le lointain patron – la logique voulait que les deux ouvrages de la chronique de José de Sigüenza eussent pour titre *Segunda* et *tercera parte de la Historia de la Orden de San Jerónimo*. Les références données dans cet article renvoient à l'édition moderne.

philologie hébraïque<sup>6</sup>. Les qualités de plume de cet auteur ont été pressenties comme un argument supplémentaire en faveur de son élection pour mener cette enquête : la richesse de la langue déployée par l'auteur permet en effet d'approcher la question de la bêtise dans toute sa richesse lexicale. Tout en permettant d'étayer la réalité de ce lien entre bêtise – entendue en un premier temps au sens de « simplicité » – et sainteté, cette démarche a également permis de déployer, à partir d'exemples concrets fondés sur les 289 notices biographiques que compte la chronique, toute la diversité du spectre attaché à la notion étudiée ainsi que la richesse de la tradition à laquelle elle renvoie dans la littérature chrétienne.

### I. La « *santa simplicidad* » des frères lais

Le texte de José de Sigüenza prend appui sur un certain nombre de chroniques rédigées dès la fin du XV<sup>e</sup> siècle, dans le but d'assurer la « mémoire » de l'ordre<sup>7</sup>. D'abord manuscrites puis imprimées, celles-ci offrent, en alternance avec le récit des fondations conventuelles, un nombre important de séries biographiques consacrées aux « saints » moines de l'ordre et écrites sous la forme de « pseudo-hagiographies » permettant de suppléer l'absence de canonisation de moines de l'ordre<sup>8</sup>. Dans ces récits les références au merveilleux légendaire – visions, miracles, extases – empruntées au modèle traditionnel des récits hagiographiques côtoient des vies dénuées de dimension surnaturelle construites comme des catalogues de vertus. Des travaux récents se sont penchés sur ce type de sources sérielles, montrant comment, malgré leur caractère stéréotypé, elles constituent de précieuses références pour comprendre le processus de construction de la mémoire et l'image institutionnelle des ordres religieux<sup>9</sup>. Au-delà des archétypes qu'elles présentent, ces notices ont en effet permis de refléter le charisme hiéronymite, au gré des détails les plus factuels ou des vies les plus individualisées. À ce titre, les vies des frères lais s'avèrent particulièrement révélatrices des activités menées dans les couvents hiéronymites, en raison de la relative « simplicité d'esprit » de ces individus qui étaient par définition voués à des tâches multiples et concrètes.

---

<sup>6</sup> Poète, prosateur, historien, hagiographe et exégète, jusqu'à sa mort survenue en 1606, fray José de Sigüenza (1544-1606) a partagé sa vie entre le couvent du Parral de Ségovie et le très prestigieux monastère de l'Escorial confié à son ordre par Philippe II au moment de sa fondation. On pourra consulter avec profit ces différents travaux se rapportant à l'auteur : Villalba y Muñoz, 1916; Reyre, 2005 : 999-1013 ; *La Ciudad de Dios*, 2006; Campos y Fernández de Sevilla, 2006 ; García Aguilar, 2014.

<sup>7</sup> Coussemacker, 1994: t. 3.

<sup>8</sup> Ces vies sérielles servent à construire la mémoire mais aussi à faire la promotion de l'ordre vu qu'aucun moine hiéronymite n'a été élevé aux autels depuis sa fondation, à l'exception du cas récent de fray Manuel Sanz Domínguez, mort en 1936 en Paracuellos del Jarama (Madrid) par « haine de la foi » et béatifié en 2013.

<sup>9</sup> Atienza López, 2012.

Dans l'entreprise d'écriture hagiographique menée par Sigüenza, le nombre important de cas de « saints » moines convers témoigne d'une volonté manifeste de relier « simplicité » et sainteté. Le seul cas de fray Alfonso de Ocaña, frère lai du couvent de Guadalupe, le montre de manière efficace : alors qu'il se plaint auprès de son père prieur de ce qu'il ne lui restait plus beaucoup de dents, ce dernier lui dit, par boutade, de se faire arracher les dernières qui lui restent. Le frère lai se rend auprès d'un chirurgien dentiste et se retrouve complètement édenté. Privé de sa dentition, il retrouve l'esprit d'enfance, au sens évangélique du terme, ne pouvant s'alimenter que du « lait de l'obéissance » :

Comme il parcourait la campagne du levant au couchant et avait peu soin de sa personne, il était affecté de fréquentes fluxions de tête et perdit presque toutes ses dents. Alors qu'il parlait un jour avec le Prieur il se plaignait auprès de lui de cette perte, racontant comment il ne lui restait plus que quelques dents. Voyant sa sainte simplicité, le Prieur lui dit pour plaisanter :

– Eh bien arrachez-les !

Sur le champ le saint homme se rendit chez le barbier ou chirurgien et lui demanda de lui arracher les dents qu'il lui restait. Celui-ci regarda sa bouche, et bien qu'il en eût bien peu, il vit qu'elles étaient en bon état et lui dit donc :

– Père, vous n'avez pas besoin de vous les faire arracher car elles sont en bon état et peuvent encore vous être utiles. De surcroît vous aurez très mal si on vous les arrache.

– Arrachez-les donc, lui répondit le saint homme, car notre père Prieur exige qu'on les arrache et comme c'est lui qui me l'ordonne, cela ne me fera aucun mal.

Il lui fallut donc se résoudre à les lui arracher et bien qu'elles fussent fermes et saines, il ne manifesta aucun signe de douleur, au grand étonnement de l'artisan. Il demeura ainsi sans dents, comme un enfant nouveau-né, ne s'alimentant que du lait de l'obéissance qui est un aliment très consistant pour des hommes d'une si grande sainteté<sup>10</sup>.

La « *santa simplicidad* » d'Ocaña, qui rejoint la *sancta simplicitas* prônée par Jérôme<sup>11</sup>, s'enracine dans les faits et non dans les mots, comme le montre le cas extrême des dernières dents arrachées par simple obéissance. Cette « sainte simplicité » qui suppose une absence totale de malice et de duplicité s'accompagne donc des principales vertus chrétiennes vantées

<sup>10</sup> « Como andaba al campo, al sol y al sereno, y tenía poco cuidado de su persona, traíanle fatigado corrimientos de la cabeza, cayéronsele casi los dientes y muelas todas. Estaba un día hablando con el Prior; quejábale diciendo que se le habían caído y no le habían quedado sino pocos dientes. El Prior, viendo su santa simplicidad, dijo como burlando: – Pues id y sacáoslos. El santo saliendo de allí fuese al barbero o cirujano, y dijole que le sacase los dientes que le habían quedado; miróle la boca, y vio que aunque eran pocos, estaban buenos, y dijole: – No tiene necesidad, padre, de sacarlos que están buenos y le pueden servir y sentirá grande dolor si se los saca. – Sacadlos – dijo el santo –, que nuestro padre Prior manda que me los saque, y pues él me lo manda, no me dolerán. Al fin se los hubo de sacar, y aunque estaban firmes y buenos, no hizo señal de sentir pena ni dolor alguno, con gran admiración del oficial. Ansi quedó sin dientes ni muelas como niño recién nacido, sustentándose con la leche de la obediencia, que en estos tan santos varones es muy fuerte manjar » (Sigüenza, 2000, [1605] : II, 223)

<sup>11</sup> « J'ai toujours vénéré, non pas la rusticité verbeuse, mais la sainte simplicité. Seulement, celui qui prétend imiter les apôtres dans son langage, que d'abord il les imite dans sa vie. Chez eux, la simplicité de la parole trouvait son excuse dans la grandeur de la sainteté », Jérôme, Ep. 57, 12.

par la grande tradition monastique d'Orient et d'Occident<sup>12</sup>. Parce qu'elle est absence de mélange et d'amour propre chez celui qui est tout entier tourné vers Dieu, elle rejoint pour presque se fondre avec elle la notion de *sainte obéissance*, dont le frère lai cité est tout entier habité, lui qui ne se nourrit que du « lait de l'obéissance »<sup>13</sup>. Cette « sainte simplicité » faite d'humble obéissance s'enracine dans la grande tradition des *vies* des pères du désert, héritage que revendique aussi fray José de Sigüenza en allant jusqu'à désigner son propre catalogue de vies comme un « *vitas patrum* »<sup>14</sup>. Comme dans les *Vitae*, en effet, il est question dans ces vies de *santos varones* hiéronymites de luttres parfois épiques contre les démons, mais aussi de l'acquisition des vertus nécessaires à la vie solitaire. Les *Vitae patrum* figurent parmi les ouvrages de spiritualité les plus lus en Espagne au XVI<sup>e</sup> siècle, notamment dans la version castillane réalisée par le juriste de Saragosse Micer Gonzalo de Santa María dont la première édition sortit des presses de l'imprimeur Pablo Hurus à Saragosse en 1491 et fut ensuite rééditée à plusieurs reprises au cours du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>15</sup>. Longtemps attribuées à saint Jérôme, qui n'est l'auteur que des trois vies de Malchus, Hilarion et Paul, l'ermite<sup>16</sup>, ces *Vitae patrum* ont grandement contribué à servir l'identité du monachisme d'Orient et d'Occident à travers la geste héroïque des pères du désert mais sont aussi parvenues à faire résonner bien au-delà des cloîtres l'esprit du *contemptus mundi*. De fait, les *vitas patrum* semblent dans bien des cas tenir lieu d'archétype pour la rédaction de certaines notices biographiques de la Chronique de l'ordre hiéronymite, notamment en ce qui concerne les vies des frères lais. Ces vies parfois dénuées

<sup>12</sup> Au sens biblique et patristique la simplicité est absence de mélange. Elle est l'expression de la parfaite intégrité de l'homme qui craint Dieu. Elle s'accompagne des principales vertus chrétiennes sur lesquelles insiste la tradition monastique : innocence, pureté, humilité et obéissance, sincérité et charité, par opposition à l'hypocrisie, la méchanceté et la prétention ou encore l'excès de curiosité, autant de défauts et de vices que la simplicité peut désarmer. Voir Andia, 1989.

<sup>13</sup> Accolée à l'idée d'obéissance, la simplicité rejoint le mépris de soi comme le montre le traité du jésuite allemand Mathieu Rader intitulé *De simplici obedientia et contemptu sui cum auctario de quorundam simplicium dictis et factis, ex latinis, italicis, graecis delibata, conscripta et recognita* et publié pour la première fois dans la ville d'Augsbourg en 1610. À partir d'un grand nombre de sources empruntées aux Écritures et à la littérature spirituelle, ce texte offre une variation très minutieuse sur le motif de la sainte folie. Pour une description détaillée de l'ouvrage, voir Aragüés Aldaz, 2020 : 576-581.

<sup>14</sup> L'allusion apparaît dans la notice consacrée à un frère du couvent de Valparaíso situé près de Cordoue : « Ce couvent compta un autre serviteur de Dieu dont on aurait pu parler longuement dans ce recueil de *Vitas* [sic] *patrum* : il s'appelait Juan de Valderrama et était de noble lignage, parmi les plus favorisés et riches de son temps » (« Otro siervo de Dios hubo en este convento, de quien se pudiera hacer largo discurso, en este *Vitas patrum* : llamábase fray Juan de Valderrama, de noble linaje de los muy regalados y ricos del siglo », Sigüenza, 2000, [1600] : I, 547-548).

<sup>15</sup> *Vitas patrum en Castellano*, Zaragoza, por Pablo Hurus, c. 1491 (in-fol.) – 254 fol. Le texte des *Vitae patrum en romance* a connu plusieurs rééditions au cours du XVI<sup>e</sup> siècle : à Saragosse (Jorge Coci, 1511), à Valence (Juan Jofre, 1519), à Séville (Juan Varela de Salamanca, 1520 et Jacobo Cromberger, 1549) et enfin à Tolède (Juan de Ayala, 1553).

<sup>16</sup> Jérôme, *Trois vies de moines (Paul, Malchus, Hilarion)*, Paris, Cerf (« Sources Chrétiennes »), 2006.

d'éléments factuels et peu individualisées, marquées par une ascèse rigoureuse, font en effet défiler tout un éventail de vertus où prédominent l'humilité, l'obéissance et la simplicité.

Cette forme d'obéissance absolue, pouvant aller jusqu'à l'absurde, implique non seulement de mourir à sa propre volonté mais aussi d'être indifférent à sa propre image et à sa réputation, d'où les cas – nombreux – de moines semblant privés de raison. Ainsi d'un frère lai du couvent de Cordoue, fray Álvaro de San Miguel, qui cherche à passer pour fou ou simple d'esprit dans son propre couvent, trouvant une forme de contentement à être la risée de ses coreligionnaires :

Il grandit tellement dans cette sainte simplicité et dans l'oubli de ce qu'il avait vu dans le monde que beaucoup le brocardaient, le jugeant dépourvu de raison et lui disant même des paroles méprisantes et moqueuses. Cela était pour lui une grande source de joie et il s'en réjouissait intérieurement comme s'il avait reçu quelque nouvelle grâce ou consolation, et il allait s'accuser auprès de celui qui l'avait blessé et lui demander pardon comme s'il n'avait pas été l'offensé, et ainsi avec tous sans distinction, même s'il était un novice<sup>17</sup>.

Est cité encore le cas de cet autre moine lai, fray Martín de Antequera, du monastère San Jerónimo de Cordoue, traité de « saint idiot » par des frères en religion peu scrupuleux qui, selon l'auteur « ne savaient pas qu'on ne peut être à la fois saint et bête »<sup>18</sup>. La sainteté renvoie en effet à cet ordre de valeurs inversé où la bêtise du saint n'est qu'apparente et permet d'accéder à la vraie sagesse. Ces modèles ne sont pas sans rappeler celui du « fou de Dieu » ou « fol en Christ », très répandu dans l'Église orientale et qui suppose aussi l'adhésion à un monde à l'envers : le fol en Christ préfère l'abjection aux honneurs, la folie à la sagesse du monde, la dérision à la reconnaissance comme en témoigne toute la gamme des « folies pénitentielles » dont il se montre capable. Ainsi, saint Jean de Dieu, après avoir entendu un prêche de saint Jean d'Avila dans une église de Grenade, le 20 janvier 1534, s'était-il mis à pousser des cris stridents, à se cogner la tête contre les murs et à s'arracher les poils de la barbe et des sourcils, comme nous le raconte son premier biographe Francisco de Castro dans un ouvrage paru en 1585 :

---

<sup>17</sup> « Fue creciendo tanto en aquella santa sinceridad y olvido de cuanto había visto en el mundo, que muchos se burlaban de él como de falto de juicio, y aun le decían palabras de menosprecio y escarnio. Esto era para él cosa de mucha alegría, y se regocijaba dentro como si le viniera algún nuevo favor y consuelo, y del agravio que el otro le había hecho iba él a decir la culpa y pedirle perdón, como si no hubiera sido el ofendido, y esto a todos sin diferencia, aunque fuese un novicio » (Sigüenza, 2000, [1605] : II, 300).

<sup>18</sup> « Llamábanle santo necio, y santo simple (más necios eran ellos pues no saben que no puede ser santo y necio) y otras palabras semejantes que a sus oídos le decían. Sufrialo él todo con alegre rostro y daba a nuestro Señor muchas gracias por tan gran merced como le hacía, que hallase en el monasterio quien le tratase como él merecía » (Sigüenza, 2000, [1605] : II, 295).

Une fois le sermon terminé, il sortit de l'église comme hors de lui, criant, demandant à Dieu miséricorde et par mépris de lui-même (lui qui pourtant savait vraiment estimer ce qui était digne d'estime) se jetait par terre, se frappant violemment la tête contre les murs, s'arrachant les poils de la barbe et les sourcils et faisant mille autres choses encore qui laissaient penser qu'il avait perdu la raison. Sans cesser de sauter et de courir en poussant les mêmes cris, il commença à pénétrer dans la ville, suivi d'une foule importante, notamment des jeunes gens qui criaient à sa suite : « au fou, au fou ! ». Il suivit ainsi son chemin jusqu'à parvenir à son logis<sup>19</sup>.

Après avoir jeté tous les livres de chevalerie qu'il vendait alors dans sa bibliothèque, à côté des autres livres de dévotion qu'il a gardés, il se défait également de ses vêtements et, à moitié nu, entreprend les plus folles pénitences, « se griffant le visage, se donnant des gifles et frappant son corps contre terre, sans cesser de pleurer et de crier ni de demander pardon à Dieu pour ses péchés »<sup>20</sup>. Le geste de s'arracher les poils de la barbe est fréquemment cité parmi les actes pénitentiels que le saint s'inflige à lui-même. Sigüenza décrit ainsi avec une certaine truculence les excès de fray Martín de Antequera :

Il se représentait les vices malhonnêtes de la chair et pour réprimer les sollicitations et tentations de Satan il s'arrachait les poils du torse, lesquels étaient très longs car il était fort velu, et il le faisait avec tant d'ardeur qu'il en tremblait de douleur, et ainsi il chassait dehors le poison qui l'habitait<sup>21</sup>.

À peine quelques années plus tard, dans la méditation sur la troisième sorte d'humilité de ses *Exercices spirituels*, Ignace de Loyola évoque explicitement ce désir de passer pour « fou » pour le Christ : « je désire davantage être tenu pour insensé et fou pour le Christ qui, le premier, a été tenu pour tel, que sage et prudent dans ce monde »<sup>22</sup>. Les diverses folies pénitentielles entreprises à Manrèse par le futur fondateur de la Compagnie de Jésus, au risque

<sup>19</sup> « [...] Acabado el sermón salió de allí como fuera de sí, dando voces, pidiendo a Dios misericordia, y en menosprecio de sí (aquel que ya de veras estimaba lo que es de estimar) se arrojaba por el suelo dándose cabezadas por las paredes, y arrancándose las barbas y las cejas, y haciendo otras cosas, que fácilmente sospecharon todos que había perdido el juicio, y él dando saltos, y corriendo con las mismas voces, comenzó a entrar por la ciudad siguiéndole mucha gente, y especial [sic] muchachos, dándole grito, ¡al loco, al loco !, y él siguiendo su camino, hasta llegar a su posada [...] » (Castro, 1585 : fol. 17v-18r)

<sup>20</sup> « Arañándose la cara, y dándose bofetada y golpes con el cuerpo en tierra no cesando de llorar y dar gritos, y pedir a nuestro Señor perdón de sus pecados » (Castro, 1585 : fol. 19r).

<sup>21</sup> « Representándose vicios deshonestos de la carne, y para reprimir los movimientos e incentivos de Satanás, arrancábase los pelos del pecho, que los tenía muy grandes por ser velloso, con tanta fuerza que le hacía estremecer el dolor, y con esto ahuyentaba la ponzoña de dentro » (Sigüenza, 2000, [1605] : II, 295).

<sup>22</sup> « El desear más de ser estimado por vano y loco por Cristo, que primero fue tenido por tal, que por sabio ni prudente en este mundo », Ignacio de Loyola, *Ejercicios espirituales*, 167 (Loyola, 2021 : n°167, 188). Le jésuite Matthieu Rader prolonge cette même idée dans le traité cité précédemment en insistant sur la valeur de cette sainte folie, feinte à dessein, pour s'oublier soi-même : « Feindre d'être fou à un moment donné, emporté, bête ou ingénu sous l'effet d'une impulsion divine [...] ou seulement pour réprimer la vaine gloire, tout cela non seulement est digne d'admiration et d'éloge mais aussi d'imitation » (« Fingirse en un momento dado loco, arrebatado, necio o ingenuo, por un impulso divino [...] o por reprimir la vanagloria, no solo es digno de admiración y de elogio, sino también de imitación »). Cité par José Aragüés Aldaz (Aragüés Aldaz, 2020 : 579).



de mettre sa vie en danger, confirment en effet cette volonté de s'affranchir de la sagesse du monde<sup>23</sup>.

Ces exemples de « sainte folie » qui impliquent une rupture radicale avec les codes sociaux, notamment l'idée d'honneur et de bienséance, s'inscrivent, on le sait, dans le prolongement des grandes figures bibliques : le futur roi David simulant la folie pour échapper aux Philistins, dans le premier livre de Samuel (I Sa 21), saint Jean-Baptiste, revêtu de peaux de bête et prêchant dans le désert, le Christ aux outrages ou encore saint Paul rappelant dans la première épître aux Corinthiens la prédilection de Dieu pour le fous et les faibles : « ce qu'il y a de fou dans le monde, voilà ce que Dieu a choisi pour confondre les sages » (1 Co 1, 27)<sup>24</sup>. Mais si elle la rencontre en partie, la folie en Dieu reste distincte de la simplicité de cœur au sens où la première suppose un choix délibéré, celui d'une vie en marge du monde et des lois qui le régissent<sup>25</sup>. La *simplicitas* est folie et innocence au sens premier du terme<sup>26</sup>, mais elle est aussi ignorance, rejoignant en cela l'étymologie de l'adjectif *necto*. La sainte ignorance est en effet une autre modalité de la *simplicitas* laquelle rejoint, en l'occurrence, une forme d'anti-intellectualisme qui à bien des égards a pu définir l'ordre hiéronymite dans son premier siècle de fondation.

La galerie de portraits des moines convers que propose la chronique de Sigüenza met l'accent sur l'ignorance de ces frères et leur « rusticité », qualités qui bien souvent trahissent l'origine modeste de l'individu. Ces séries de portraits offrent ainsi l'occasion de préciser et d'individualiser le profil de ces moines attachés aux couvents hiéronymites, en décrivant les activités menées avant et après leur entrée au couvent : par contraste avec les récits quelque peu monotones des vies saturées d'exploits ascétiques ou de grâces extraordinaires, ces récits mettent en lumière, en effet une foule de petits métiers artisanaux : enlumineur, tisserand, portier, majordome, fourrier, écrivain, forgeron, chirurgien, trésorier, peaussier, correcteur, judicature, tailleur, cordonnier, boucher, barbier, cuisinier, vacher, chantre ou encore vannier. Ces activités traduisent avec exactitude une réalité de l'ordre hiéronymite, à savoir la place accordée en son sein à l'artisanat et au travail manuel, faisant dire à Américo Castro que « s'il s'étaient sécularisés, les Hiéronymites auraient pu créer une classe moyenne comme celles qui sont nées en Europe grâce à la curiosité d'esprit et au travail d'artisans intelligents » (Castro,

---

<sup>23</sup> Comme le fondateur de la Compagnie le raconte lui-même dans son Autobiographie dictée au père jésuite Luis Gonçalves da Câmara. Loyola, 2021, [1555] : cap. III, 41.

<sup>24</sup> Aragüés Aldaz, 2020.

<sup>25</sup> Andia, 1989.

<sup>26</sup> Ce premier sens est donné par le Dictionnaire Le Robert à l'entrée « innocence » : « qui ne nuit pas, qui est dénué de malice ».

1970 : 97). De fait, bien que n'ayant pas prononcé de vœux officiels et occupant donc une place liminaire dans l'ordre hiéronymite, ces frères lais semblent en porter l'identité et l'idéal spirituel au même titre, et parfois davantage, que les autres moines. Car, loin d'être une privation de savoir, la bêtise de certains moines convers, à entendre ici dans le sens d'une « sainte ignorance », permet au contraire un accès facilité au seul savoir nécessaire, celui que donne la Parole de Dieu. En effet, la « sainte simplicité ou, comme d'autres la nomment, la docte ignorance sait un grand nombre de choses ; elle se moque de la sagesse du monde et gagne ainsi le Ciel »<sup>27</sup>. Malgré l'allusion tacite au traité de Nicolas de Cues sur la docte ignorance, l'approche de Sigüenza n'est pas conceptuelle<sup>28</sup>. L'usage de l'oxymore désigne simplement le paradoxe d'un savoir qui s'établit dans l'inconnaissance, privilège des humbles qui sont conscients de ne pouvoir saisir l'infini de Dieu par leurs seules capacités intellectives. Leur seul savoir émane des Écritures et de l'œuvre de la Grâce. De fait, José de Sigüenza souligne à de nombreuses reprises l'étonnant contraste existant entre l'ignorance du frère convers – l'auteur parle alors d'*idiotiez* – et sa connaissance aigüe des Écritures. Ainsi dit-il de fray Lorenzo Hospitalero qu'il était « surprenant de l'entendre parler, lui qui était un homme inculte, presque idiot – « *hombre sin letras, idiota* » – mais aussi rempli de l'esprit de Dieu et d'intelligence, tant il donnait des réponses célestes aux questions posées, expliquant les passages plus secrets des Écritures, particulièrement dans les psaumes, comme si cela était chose facile pour cet homme absorbé en lui-même, dans une prière continue »<sup>29</sup>. Cette familiarité avec les Écritures n'est pas un simple *topos* de l'écriture hagiographique. Elle traduit aussi une réalité de la spiritualité hiéronymite et d'une vie conventuelle où, loin de toute vaine érudition et de tout élitisme, le contact avec la Parole de Dieu est régulier et quotidien : il se fait dans le chœur, dans l'intimité de la cellule mais aussi au milieu des activités manuelles. De fait, l'approche

<sup>27</sup> « *Sabe mucho la simplicidad santa, o (como otros la llaman) la docta ignorancia, burlase de la sabiduría del mundo, y roba el cielo* » (Sigüenza, 2000, [1600] : I, 275).

<sup>28</sup> Bien que se rattachant aussi à une tradition antérieure, l'oxymore renvoie principalement au traité de Nicolas de Cues *De docta ignorantia* (1440), lequel se fonde sur l'idée de la disproportion existant entre la capacité de connaître de l'homme et l'infini de Dieu, le premier ne pouvant finalement que savoir qu'il ne sait pas : « Mais la précision de la combinaison dans les corps et l'adaptation du connu à l'inconnu dépassent à ce point la raison humaine qu'il semblait à Socrate qu'il ne connaissait rien que le fait qu'il ignorait [...]. C'est au point même que le très profond Aristote affirme dans sa *Philosophie première* que nous rencontrons, à l'égard des réalités naturelles les plus évidentes, les mêmes difficultés que le hibou qui s'efforce de voir le soleil. Cependant, puisque notre désir ne saurait être vain, nous désirons donc savoir que nous ignorons. Et si nous pouvons y réussir pleinement, alors nous aurons atteint la docte ignorance. En effet, aucun homme, aussi studieux soit-il, n'atteindra la perfection du savoir qu'il ne se soit montré très docte dans son ignorance propre ; et on sera d'autant plus docte qu'on se saura davantage ignorant » (Cues : Livre I, chap. I, 44).

<sup>29</sup> « *Ponía admiración verle hablar, hombre sin letras, idiota (al juicio de los sabios, y en sus ojos), mas lleno de espíritu de Dios y de entendimiento, daba celestiales respuestas a las preguntas, declaraba lugares de Escritura muy recónditos, y particularmente en los salmos, como si fueran fáciles. Varón puesto dentro de sí en oración continua* » (Sigüenza, 2000, [1600] : I, 557).

des Écritures n'a jamais atteint, dans les couvents hiéronymites, le degré d'érudition du saint patron de l'ordre qu'était saint Jérôme<sup>30</sup>. La Bible est souvent le seul livre que possède le moine<sup>31</sup> et elle l'accompagne dans ses activités les plus concrètes. Ainsi voit-on le moine boulanger du couvent de la Murtra de Barcelone « transformer la bluterie en oratoire », après avoir posé devant lui les évangiles en langue espagnole<sup>32</sup>. Et l'on pourrait citer encore bien d'autres cas montrant la pratique de la *lectio divina* au cœur des activités artisanales, ce qui suppose, pour des moines souvent peu formés, un accès presque intuitif et spontané à une nouvelle forme d'intelligence. Quelques lignes avant, on apprend, en effet, que le moine boulanger évoqué précédemment avait appris à lire tout seul, son intelligence ayant été éveillée par la simple soif de savoir. Sigüenza cite aussi le cas de ce moine de San Jerónimo de Guisando qui, bien que frappé de folie, connaissait par cœur les Écritures et était capable de dire des choses élevées – « *cosas altísimas* » – mais aussi quelques belles bêtises : « *decía cosas altísimas, aunque en medio de ellas algunas veces desbarataba* »<sup>33</sup>. Ces *exempla* qui rappellent l'importance d'un contact régulier et quotidien avec les Écritures magnifient aussi ces cas de sainte ignorance qui consistent à abandonner le superflu pour la seule nourriture substantielle que sont les Écritures.

<sup>30</sup> Dans l'ordre hiéronymite l'accès aux Écritures est volontairement éloigné de tout intellectualisme, idéal que rappelle fray José de Sigüenza dans ce passage de la biographie consacrée à fray Alfonso de Robledo : « Il comprit que l'ordre de Saint Jérôme professait une sainte rusticité pour les activités communes [aux autres ordres] mais qu'il était plus particulièrement tourné vers la louange divine et la méditation des Saintes Ecritures ; l'on n'y voulait pas que le religieux fût très docte, ni qu'il fit montre d'une grande habilité, mémoire et intelligence, mais que, plein de sainteté, il se fit remarquer par son silence, son humilité, son obéissance et même parfois son ignorance, parce que l'obéissance, lorsqu'elle est trop apprise, perd beaucoup de ce qu'elle est, pour ne pas dire tout ce qu'elle est » (« *Entendí que la [religión] de San Jerónimo profesaba una rusticidad santa en lo común y su más propia ocupación era las divinas alabanzas, la meditación de la Santa Escritura; y lo que querían en ella no era que el religioso fuese muy docto, ni hiciese gran ostentación de habilidad, memoria, ingenio, sino como muy santo, se preciase de callado, humilde, obediente y aun a veces ignorante, porque la obediencia en siendo resabida pierde mucho o lo pierde todo* », (Sigüenza, 2000, [1605] : II, 250). Pour autant, quelques figures éminentes, dont José de Sigüenza, formé à la science scripturaire d'Arias Montano, viennent contredire, ou du moins nuancer, cette affirmation.

<sup>31</sup> Pour illustrer cet attrait exclusif pour la Bible, Sigüenza cite le cas de fray Alfonso de Robledo, moine de La Mejorada et compagnon du Tostado, qui connaissait la Bible par cœur et ne voulait pas posséder d'autre livre dans sa cellule : « *no quiso tener en su celda libros ni papeles excepto la Biblia, que para él era una gran librería [...]* » (Sigüenza, 2000, [1605] : II, 250).

<sup>32</sup> « *Entretanto que cernía tenía delante un libro de los Evangelios en romance que se permitía entonces, cernía y leía: estése dicho que había de hacer buena harina. [...] Había convertido el cernedero en oratorio y lo que muchos no saben en las celdas llenas de libros y con mucho curso de escuelas lo pudieran aprender de un hermano lego lleno de harina y salvado, afrenta es de muchos sacerdotes, e iba a decir también de muchos predicadores semejantes a mí, que nunca sabemos un evangelio de coro* » (Sigüenza, 2000, [1600] : I, 566).

<sup>33</sup> « *Era, con todo eso, cosa de gran consuelo sus locuras, porque como en los que duermen las especies más frescas y más frecuentadas quedan en la fantasía más vivas y ocurren más de ordinario, así en nuestro loco no había otro lenguaje sino lugares de Santa Escritura, puntos de meditaciones santas que él tenía más ordinarias, así de la Pasión, como del Sacramento, en que siempre andaba hablando. Adondequiera que estaba, ibanse los frailes tras él porque decía cosas altísimas, aunque en medio de ellas algunas veces desbarataba. Hacían memoria de muchas que le oían y aprovechábanse de ellas, de donde se conoció bien claro que enloqueció de amores, si estuvieran bien ordenados* » (Sigüenza, 2000, [1605] : II, 243)

La récurrence de ces exemples n'est pas gratuite et ne se contente pas ici de souscrire au discours hagiographique. Les frères lais incarnent une forme de simplicité et de dénuement qui rappelle en effet l'observance des temps de fondation de l'ordre hiéronymite. Derrière ces *vies* se dégage un projet réformateur impliquant donc aussi la condamnation d'une autre forme de bêtise, celle qui est la négation de la *simplicitas* évoquée jusqu'à présent. José de Sigüenza manifeste à plusieurs occasions le regret que la sainte folie dont témoignent ces *vidas* n'ait plus vraiment cours chez ses contemporains, chez qui elle se trouve remplacée par un esprit de sérieux qui n'a plus rien de spirituel. Ce même moine de Guisando qui était capable de mêler à ses propos confus une connaissance très fine des Écritures, n'avait-il pas contracté ce type de folie suite à des excès ascétiques ? Ceux-ci révèlent avant tout, selon l'auteur, la fiévre de ses contemporains :

Comme les jeûnes prolongés et le manque de sommeil lui avaient pu à peu tourné la tête, il finit par devenir fou ; mais il y a bien peu de fous comme ceux-là aujourd'hui parce que notre sagesse consiste à nous soucier de nos corps et de nos têtes<sup>34</sup>.

Chez le hiéronymite ce regret part du constat de la perte de l'observance primitive dans les couvents hiéronymites et, avec elle, d'une forme de sainteté attachée à l'idée de radicalité et de sobriété :

Parmi les frères lais des premiers temps, beaucoup se distinguèrent par leur grande sainteté, comme nous l'avons vu plus haut et comme cela sera montré par la suite dans cette histoire. Du fait de nos péchés grand nombre de ces fleurs s'est déjà fané et ces exemples s'observent moins fréquemment. Je ne dis pas qu'il n'en soit pas resté quelques-uns mais je déplore qu'une grande partie de nos [frères] laissent passer une bonne occasion de se surpasser<sup>35</sup>.

« Du fait de nos péchés, grand nombre de ces fleurs s'est déjà fané ... ». Cet appel à la réforme que fait résonner le hiéronymite s'incarne très concrètement dans la condamnation d'une autre forme de bêtise qui serait la négation de la « *santa simplicidad* » évoquée jusqu'alors. Aux termes de *simplicidad*, de *necedad* ou même encore d'*idiotez* pris dans le sens d'une sainte ignorance s'opposent, sous la plume de Sigüenza, ceux qui relèvent de l'absence d'esprit et se rattachent à l'idée de péché : « *estupidez* », « *tontería* », « *bobería* », « *desatino* »,

<sup>34</sup> « *Desvaneciéndosele la cabeza con los ayunos grandes y falta de sueño, al fin vino a tornarse loco ; y de estos locos hay ahora pocos, porque somos muy cuerdos todos en mirar por nuestros cuerpos y traer buenas las cabezas* » (Sigüenza, 2000, [1605] : II, 242-243)

<sup>35</sup> « *Entre los hermanos legos de aquellos tiempos primeros, se señalaron muchos dellos en gran santidad, como lo hemos visto arriba, y se irá viendo siempre en esta historia. Hanse ya marchitado por nuestros pecados gran parte de aquellas flores, y no se ven los ejemplos tan frecuentes. No niego que no hayan quedado algunos, sino lloro que gran parte dellos dejan perder la buena ocasión de aventajarse mucho* » (Sigüenza, 2000, [1600] : I, 557).

« *disparate* », « *torpeza* », ou, avec le privatif « *sin* », toutes les locutions connotées négativement comme « *sin seso* », « *sin entendimiento* ». Coexistent ainsi deux formes de bêtise : l'une sanctificatrice et rédemptrice en ce qu'elle implique une sainte rupture avec le monde et l'autre peccamineuse, en ce qu'elle suppose, à l'inverse, un excès d'attachement aux choses du monde. Les lignes que l'auteur consacre à la description des tableaux de Jérôme Bosch mettent en lumière de façon tout à fait significative cette seconde approche. Associée aux vices et aux plaisirs désordonnés, la bêtise se fait sottise, ineptie, vanité, *disparate* pour reprendre un autre mot fréquemment cité, et rappelle à plus d'un titre ce monde inversé décrit par Érasme dans son *Éloge de la folie*.

Les historiens de l'art sont familiers des commentaires de fray José de Sigüenza qui accompagnent dans sa chronique la description du programme iconographique conçu par Philippe II pour le palais-monastère de l'Escorial : ils permettent en effet d'apprécier les goûts esthétiques du hiéronymite et de ses contemporains, sans oublier ceux du souverain à l'origine de ces commandes, lesquelles rappellent la double finalité ornementale et apologétique données aux œuvres commandées pour la fabrique royale<sup>36</sup>. La place occupée par le peintre flamand Jérôme Bosch dans cette vaste entreprise de propagande royale et tridentine est également un fait connu<sup>37</sup>. Dans la lecture qu'il fait de l'œuvre de Jérôme Bosch, Sigüenza opte pour une approche morale qui, selon lui, invalide *de facto* les accusations d'hétérodoxie que l'on a pu porter contre l'artiste flamand<sup>38</sup>. Dans les deux triptyques décrits par le hiéronymite et actuellement conservés au Musée du Prado, *Le jardin des délices* (1490-1500) et *Le chariot de foin* (1512-1512), le peintre flamand offre un miroir moral aux différentes sottises et vanités qui agitent les hommes, lesquelles sont désignées avec efficacité par le terme espagnol *disparate*<sup>39</sup>. En jouant sur le terme, le hiéronymite rappelle que la véritable bêtise – prise au

<sup>36</sup> Barberán, 1964 ; Blasco, 1999 ; Cloulas, 1980 ; Calvo Serraller, 1981 : 111-114.

<sup>37</sup> Silva Maroto, 2000. Philippe II collectionna pour le palais-monastère de l'Escorial plus d'une vingtaine d'œuvres du peintre flamand.

<sup>38</sup> « [...] *Pienso que sin razón le tienen infamado de hereje. Tengo tanto concepto [...] de la piedad y celo del rey nuestro fundador, que si supiera era esto así, no admitiera las pinturas dentro de su casa, de sus claustros, de su aposento, de los capítulos y de la sacristía [...]. Sin esta razón, que para mí es grande, hay otra que se toma de sus pinturas : vense en ellas casi todos los sacramentos y estados y grados de la Iglesia, desde el Papa hasta el más infimo, dos puntos en que todos los herejes tropiezan [...]* » (Sigüenza, 2000, [1605] : II, 676). Pour le prieur de l'Escorial, l'admiration du Roi prudent pour les œuvres du peintre mais aussi les nombreuses allusions aux sacrements et à la hiérarchie ecclésiastique dans l'œuvre de Jérôme Bosch ne permettent pas de douter de l'orthodoxie du peintre. Si la question de son orthodoxie reste une énigme que la critique n'a pas fini de résoudre, l'étude de l'œuvre du peintre s'est aujourd'hui enrichie de multiples approches mettant en regard son imaginaire foisonnant avec les représentations religieuses et esthétiques de son temps. Moins qu'un hérétique, il serait avant tout un érudit et un moraliste attaché à mettre en image, non sans un certain humour, la littérature didactique de la fin du Moyen-Âge. Voir Ilsink, 2016.

<sup>39</sup> Sigüenza, 2000, [1605] : II, 678-680.

sens du mot espagnol *disparate* – n’est pas à chercher dans l’œuvre en tant que telle mais dans la nature humaine qu’elle a prise pour sujet :

Je veux montrer à présent que ses peintures ne sont pas des inepties mais bien des livres remplis de prudence et d’art, et si ce sont des inepties, alors ce sont les nôtres et non les siennes, car, pour le dire une fois pour toutes, il s’agit d’une satire peinte des péchés et des folies de hommes<sup>40</sup>.

Le message qui sous-tend les deux toiles peut être rappelé ici brièvement. Dans *Le Chariot de foin*, le peintre évoque le parcours de l’humanité en proie aux vices et aux vanités, depuis sa création jusqu’à la damnation finale, en proposant sur le mode allégorique une illustration d’Isaïe 40, 6 : « Toute chair est de l’herbe, et toute sa grâce est comme la fleur des champs », qui fait allusion au caractère éphémère de l’existence humaine<sup>41</sup>. *Le Jardin des délices* met en scène plus spécifiquement le péché de luxure, fruit d’une interprétation erronée de l’injonction du Créateur à sa créature : « Soyez féconds, multipliez, emplissez la terre et soumettez-la » (Gn 1, 28). De fait, le tableau joue de cette ambiguïté en inscrivant la fresque des plaisirs terrestres du panneau central dans la continuité du jardin d’Éden représenté dans le panneau de gauche. Au milieu des vices qui ont chacun leur référent animal, rappelant en cela que le péché défigure l’homme et le ramène à la condition de bête, la bêtise se trouve modélisée par la figure de l’âne, animal qui apparaît à plusieurs reprises dans *Le Jardin des délices* au milieu de la chevauchée folle et hallucinée des hommes vers les plaisirs terrestres. Alternant avec des figures fantastiques et réelles empruntées au bestiaire médiéval – griphon, licorne, léopard, lion, panthère etc. –, l’âne est le symbole par excellence de la bêtise et de l’ignorance, même si José de Sigüenza le rapproche plus volontiers de la malice<sup>42</sup>. Sur les quatre pages consacrées à l’entrée « *asno* », le lexicographe Sebastián de Covarrubias propose de revenir à la racine hébraïque du mot, selon une pratique qui lui est familière : *khamor* en hébreu renvoie au verbe *khamar* qui signifie *rubescere*, autrement dit « devenir rouge, s’empourprer », par référence à la supposée couleur rousse des ânes de Palestine (Covarrubias, 1998, [1611] : 157). Outre la

---

40 « *Quiero mostrar ahora que sus pinturas no son disparates, sino unos libros de gran prudencia y artificio, y si disparates son, son los nuestros, no los suyos, y por decirlo de una vez, es una sátira pintada de los pecados y desvarios de los hombres* » (Sigüenza, 2000, [1605] : II, 676)

41 Sigüenza, 2000, [1605] : II, 678.

42 « Les hommes misérables sont des lions, par orgueil, des tigres, par esprit de vengeance, des mules, des chevaux et des porcs par luxure, des poissons par tyrannie, des paons par vanité, des renards par sagacité et ruse diabolique, des singes et des loups par gourmandise, par insensibilité et malice, des ânes, par simplicité brute, des moutons et enfin par débauche des chevreaux » (« [...] *Los miserables hombres [...] por soberbia son leones, por venganza, tigres, por lujuria, mulas, caballos, puercos, por tiranía peces, por vanagloria, pavones, por sagacidad y mañas diabólicas, raposas, por gula, simios y lobos, por insensibilidad y malicia, asnos, por simplicidad bruta, ovejas, por travesura, cabritos* », Sigüenza, 2000, [1605] : II, 679). Sigüenza associe le mouton à la bêtise et l’âne à l’insensibilité et à la malice.

couleur, le terme hébreu dit aussi le tempérament de l'animal puisque, selon les principes de l'exégèse hébraïque, chaque lettre est elle-même porteuse de sens : son intempérance, évoquée par la première lettre HETH (ה) très fortement aspirée – « *apetito desenfrenado y bestial* » (*ibid.*) – mais aussi son caractère sédentaire et nécessairement limité du fait qu'il s'agit d'un animal voué aux tâches quotidiennes. Pour cette même raison le lexicographe n'hésite pas à poser Ulysse en antonyme parfait de cette figure de sédentarité qu'est l'âne: « c'est pour cela qu'Ulysse a reçu le nom de sage et d'excellent homme, comme le chante Homère dans les premiers vers de son Odyssée »<sup>43</sup>. L'entrée « *asno* » donne lieu à un développement particulièrement prolixe d'un total de quatre pages, Covarrubias offrant à cette occasion un concentré de ce qui fait sa méthode : recours aux étymologies hébraïques, dont certaines sont parfois fictives – même si cela n'est pas le cas ici – à des autorités classiques et/ou bibliques ainsi qu'à la sagesse populaire par un emploi généreux des formes proverbiales<sup>44</sup>. L'âne est un animal voué à une forme d'immobilité et de sédentarité, comme le rappelle ce verset du Livre de la Genèse où Isaac désigne son propre fils Issachar comme « un âne robuste couché au milieu des enclos »<sup>45</sup> (Gn 49). Ce verset cité par Covarrubias justifierait, selon lui, l'emploi de ce terme pour désigner ceux qui manquent d'esprit : « on affuble communément de ce nom d'âne ceux qui sont idiots, grossiers, peu intelligents, bestiaux et charnels »<sup>46</sup>. Le lexicographe décline ainsi sous forme proverbiale toutes les nuances offertes par la bêtise : pour ne citer ici que quelques exemples elle est incapacité à recevoir une information trop subtile – « *Como el asno de la vihuela* » (Covarrubias, 1998, [1611] : 158) –, entêtement dans l'erreur jusqu'à la chute finale — « *Caer de su asno* »<sup>47</sup> – ou encore incapacité à apprécier les choses subtiles à leur juste valeur – « *No es la miel para la boca del asno* », équivalent de l'expression française « donner du lard à des cochons »<sup>48</sup>.

<sup>43</sup> « *Por eso alcanzó Úlises nombre de sabio y excelente varón, como le canta Homero en los primeros versos de su Odisea* » (Covarrubias, 1998, [1611] : 157).

<sup>44</sup> Au sujet du recours aux étymologies hébraïques : Reyre, 1997.

<sup>45</sup> « Issachar est un âne robuste, couché au milieu des enclos. Il a vu que le repos était bon, que le pays était agréable, il a tendu son échine au fardeau, il est devenu esclave à la corvée » (Gn 49 14-15). Au moment de donner sa bénédiction à ses douze fils, le vieil Isaac a en effet pour chacun une parole prophétique. Issachar, installé dans la riche plaine d'Esdréon, s'est en effet amolli et a accepté le joug des Cananéens.

<sup>46</sup> « *Comúnmente con este nombre de asno afrentamos a los que son estóolidos, rudos y de mal ingenio, a los bestiales y carnales* » (Covarrubias, 1998, [1611] : 157).

<sup>47</sup> Proverbe ainsi expliqué par le lexicographe : « es proverbio griego de que usamos cuando uno ha sido necio en un parecer y porfiado, sin tomar consejo de los que se le podían dar, y al cabo por el suceso conoce haber errado » (Covarrubias, 1998, [1611] : 158).

<sup>48</sup> En effet, « les idiots se moquent habituellement des subtilités des gens intelligents et sages et se satisfont des grossièretés comme l'âne qui n'hésite pas à laisser le rayon de miel pour manger un chardon » (« *Los necios ordinariamente se rien de las sutilezas de los hombres entendidos y sabios y se pagan de las tochedades como el asno, que dejará el panal de la miel por comer el cardo* », Covarrubias, 1998, [1611] : 158). Ces expressions trouvent leur complément avec le mot *albarda*, qui, renvoyant au bât porté par l'âne, désigne aussi par assimilation

Si la *doxa* populaire se montre si proluxe sur le thème de la bêtise c'est probablement parce que l'identification de ses mécanismes permet de mieux comprendre l'agir humain et ses interactions dans la vie sociale. Les moralistes, quant à eux, donnent à la question une dimension verticale et transcendante en rattachant la bêtise à l'errance de l'homme coupé de Dieu. Ainsi s'explique la bêtise pour ainsi dire grouillante et universelle que déploie Jérôme Bosch en une multitude de motifs fantastiques ou bien encore les commentaires que donne Sigüenza du triptyque du peintre hollandais en explicitant la valeur symbolique d'un bestiaire directement sorti de l'univers médiéval.

L'idée selon laquelle la bêtise a pour cause la rupture avec Dieu se trouve encore développée dans la dernière œuvre du hiéronymite, laissée inachevée à sa mort survenue en 1606. Dans cette vaste fresque biblico-théologique intitulée la *Historia del Rey de los Reyes y Señor de los Señores* et restée manuscrite, l'auteur déploie toute l'histoire du Salut jusqu'à l'avènement du Christ en s'appuyant exclusivement sur les Écritures, selon les principes de la philologie hébraïque reçus d'Arias Montano<sup>49</sup>. À l'initiale du second chapitre il est rappelé, à partir de l'Épître aux Romains<sup>50</sup>, que Dieu, principe de tout ce qui existe, alpha et omega, a donné à sa créature le moyen de le connaître et de l'aimer « *por ingenio y discurso* » (Sigüenza, 2014, [1606] : 103), autrement dit en lui offrant la possibilité de déchiffrer le monde avec ses propres facultés intellectuelles et d'y trouver par le secours de la raison des traces de la présence divine. À cette première aide naturelle s'ajoute ensuite l'autorité des Écritures, autrement dit les traces écrites qui témoignent elles aussi du Créateur : « La connaissance de Dieu s'obtient soit par l'intelligence, la raison ou le raisonnement soit par l'autorité et les témoignages »<sup>51</sup>. Cette révélation que Dieu fait de lui-même implique donc une lourde

---

la bêtise, de la même manière que le français parle d' « âne bête » : « *al que tienen por necio decimos que es un albarda, por no decir derechamente que es un asno enalbardado* ».

<sup>49</sup> Sigüenza, 1606 : 2014. Cette vaste fresque où se déploie l'histoire du salut, depuis la Création d'Adam jusqu'à l'avènement du Christ, doit presque tout à l'*Opus Magnum* d'Arias Montano, notamment à la *Naturae Historia*, aux Commentaires du Livre d'Isaïe (*Commentaria in Isaiae prophetae sermones* Amberes, Juan Moreto, 1599) et aux *Elucidationes in omnia Sanctorum Apostolorum scripta eiusdem in S. Ioannis Apostoli et Evangelistae Apocalypsin significationes*. Cela étant, dans sa glose de l'œuvre montanienne Sigüenza sait aussi se montrer inventif, par la virtuosité d'une prose à la fois colorée et imagée, plus incarnée aussi (García Aguilar, 2014 : 36-37). L'œuvre de Sigüenza étant restée inachevée, le contenu de la dernière partie consacrée au règne du Christ s'arrête à l'Épiphanie.

<sup>50</sup> « Ce qu'on peut connaître de Dieu est pour eux manifeste : Dieu le leur a manifesté. En effet, depuis la création du monde, ses perfections invisibles, éternelle puissance et divinité, sont visibles dans ses œuvres pour l'intelligence ; ils sont donc inexcusables » (Rm 1 19-20).

<sup>51</sup> « *El conocimiento de Dios o se alcanza por ingenio, razón o discurso, o por autoridad y testimonios* » (Sigüenza, 2014, [1606] : 103). L'auteur cite pêle-mêle différents versets de l'Exode (Ex 20, 18-22), du Cantique des cantiques (Ct 2, 14) ou encore des Psaumes (Ps 8, 6 ; Ps 18 ; Ps 147, 8) qui corroborent l'idée d'un Dieu qui se fait connaître par sa Parole. L'accumulation de citations scripturaires pour appuyer une seule et même idée sont ici la marque de l'exclusivisme biblique propre à Montano et vers lequel convergent la grande majorité des accusations portées contre José de Sigüenza au cours de son procès inquisitorial. Voir Andrés, 1975.



responsabilité pour l'insensé resté sourd à cet appel et incapable de décrypter un monde pourtant saturé de signes, comme le rappelle l'auteur en citant Isaïe 5 11-13 :

Dieu réprimande beaucoup à travers Isaïe ceux qui, abandonnant la contemplation et le respect dû aux œuvres de Dieu, laquelle est l'occupation la plus belle et la plus agréable que l'on puisse avoir sur terre, au lieu de cela s'adonnent tout entiers, comme des bêtes, au manger et au boire et à d'autres vices d'animaux privés de raison : « Malheur à ceux qui se lèvent tôt pour courir à la boisson, qui s'attardent le soir, ivres de vin. Ce ne sont que harpes et cithares, tambourins et flûtes, et du vin pour leurs beuveries. Mais pour l'œuvre de Yahvé, pas un regard, l'action de ses mains, ils ne la voient pas. C'est pourquoi mon peuple est exilé, faute de connaissance ; sa noblesse : des gens affamés ! Ses foules séchant de soif ! [Is 5 11-13] »<sup>52</sup>.

On le voit ici, la bêtise qui confère à l'homme une forme de bestialité, comme dans le triptyque de Jérôme Bosch, est clairement désignée et dénoncée comme telle par le mot *bruto*. L'homme coupé de sa source perd en humanité. Mais il perd aussi le sens de ce qu'il est, devenant littéralement un *insensé*. En cela les versets d'Isaïe n'ont rien perdu de leur actualité : « Avec quelle force Isaïe touche en cela les chrétiens insensés de notre époque » ponctue l'auteur à la fin de ce passage<sup>53</sup>. Un peu plus loin, alors qu'il décline les différents noms de Dieu en revenant à la racine hébraïque<sup>54</sup>, le hiéronymite affirme que tout homme doué de raison doit pouvoir connaître et reconnaître l'existence et le nom de Dieu, *Elohim*, à moins d'être « bête ou insensé » – *tonto e insensato*. Cette connaissance, presque innée et directe chez l'homme normalement doué de raison implique, par conséquent, que seule la bêtise explique cette méconnaissance, une bêtise qui est donc d'abord aveuglement et entêtement :

Et cela, comme nous l'avons dit, saute aux yeux [le fait qu'il y ait une cause première, un gouverneur universel et un Roi et Seigneur qui dispose, gouverne et ordonne le monde], sauf pour celui qui est tellement idiot et bête qu'il ne voit rien, et c'est ainsi d'ailleurs que le désigne la Sainte Écriture : « L'idiot, l'insensé, l'homme grossier a dit en son cœur : « il n'y a pas de Dieu, il n'y a pas de gouverneur » [Ps 53 2]. Et s'il ajoute cela c'est parce

---

<sup>52</sup> « *Y reprende Dios mucho por Isaías a los que, dejada la contemplación y consideración de las obras de Dios, que es la más hermosa y agradable ocupación que se puede tener en la tierra, como brutos se dan todo a comer y beber y otros vicios de animales sin razón : Væ qui consurgitis mane ad ebrietatem sectandam, et potandum usque ad vesperam, ut vino æstuetis. Cithara et lyra et timpanum et tibia, et nivum in conviviis vestris : et opus Domini non respicitis, nec opera manuum ejus consideratis. Propterea captivus ductus est populus meus quia non habuit scientiam et nobiles ejus perierunt fame, et multitudo ejus siti exaruit* » (Sigüenza, 2014, [1606] : 105).

<sup>53</sup> « *Qué de lleno toca en esto Isaías a los insensatos cristianos de este tiempo* » (Sigüenza, 2014, [1606] : 105).

<sup>54</sup> Cette exégèse directement empruntée à Arias Montano consiste à remonter au sens « caché » ou *arcano* des noms hébreux mais ne se fonde donc pas seulement sur le principe d'un retour au sens littéral. Elle repose sur une conception de l'hébreu comme langue adamique ayant permis la communication de Dieu avec les hommes, une langue dont chaque mot et chaque lettre sont porteurs d'un sens caché. Cette herméneutique qui trouve son expression la plus achevée dans la cabale juive est abondamment développée au XVI<sup>e</sup> siècle chez les cabalistes et les hébraïsants chrétiens et particulièrement utilisée pour analyser les différents noms de Dieu, comme le fait Arias Montano dans le *De arcano sermone* ou encore fray Luis de León dans le non moins célèbre *Nombres de Cristo*. Voir Secret, 1964 et Fernández Marcos, 1988.

que la corruptions des mœurs et sa vie de bête le rendent idiot. David fait commencer ainsi deux psaumes et dans chacun d'eux se trouve le même mot dans la langue d'origine, *Nabal*, qui désigne ce que nous nous appelons bête et insensé, autrement dit ces hommes monstrueux qui ont un nom d'homme et l'intelligence d'une bête. Et la prudente Abigayil a bien parlé lorsqu'elle s'est adressée à David en ces termes : « Seigneur, ne regardez pas ce que cet homme avec lequel je suis mariée a fait et dit parce que ses œuvres sont comme son nom, idiot et insensé est son nom car il est en effet idiot et insensé » [1 S 25, 25]. Et il en est de même de nombreux hommes des temps présents, mariés avec leurs sens de brutes, incapables de lever les yeux vers les grâces qu'ils reçoivent de Dieu ni la punition qu'ils vont recevoir de ce Juge et Seigneur jusqu'à ce qu'arrive David et qu'il se marie avec elle : mais cela sort de notre propos, bien que l'évocation de nos manquements puisse trouver une place partout. Voilà pourquoi Dieu veut que tout le monde ait connaissance du nom d'Elohim<sup>55</sup>.

L'homme « *tonto e insensato* » traduction de l'hébreu *Nabal*, est celui qui est esclave de ses sens, comme l'insensé Nabal, époux grossier et sensuel de la belle Abigayil cité dans le premier livre de Samuel (1 S 25, 25), abruti, au sens premier, c'est-à-dire au sens premier « rendu à l'état de brute » à force de rechercher des plaisirs grossiers. De fait, le nom qu'il porte – *Nabal* – désigne à la fois les œuvres et l'être de cet homme « bête et insensé » puni par la justice divine par une mort prématurée et dont la femme sera donnée en mariage au roi David. La définition que donne Sigüenza de l'homme bête et insensé s'enracine directement dans la parole du psalmiste qui le dépeint comme coupé de son Créateur : « L'insensé a dit en son cœur : « Non, plus de Dieu ! ». Ils sont faux, corrompus, abominables ; personne n'agit bien »<sup>56</sup>. Il devient alors cet être « monstrueux qui a un nom d'homme mais l'intelligence d'une bête »<sup>57</sup>.

On le voit, prise dans un sens moral, la bêtise trouve un écho privilégié avec les textes vétéro-testamentaires et plus particulièrement les écrits sapientiaux. Cette définition de l'homme bête et insensé qui apparaît ici comme le contrepoint de celui qui tire son être de Dieu – ici désigné sous le nom d'Elohim – n'est toutefois pas qu'affaire d'exégèse. De manière

<sup>55</sup> « Y ello, como dijimos, se viene a los ojos [que hay una primera causa, un gobernador universal y un Rey y Señor que lo dispone, manda y ordena], si no es al que es tan tonto y tan bestia que no advierte nada, y así le llama la sagrada Escritura al tal : dijo el tonto, el insensato, el bruto en su corazón, no hay Elohim, no hay gobernador. Y esto añade luego dando la razón, porque la corrupción de las costumbres y su vida de bestia le tiene tonto. Dos salmos comenzó así David y en entrambos está una misma palabra original, Nabal, que es lo que nosotros llamamos tonto y insensato, hombres monstruosos que tienen el nombre de hombres y el entendimiento de brutos. Y declarolo bien la prudente Abigail, cuando dijo a David : Señor, no miréis a lo que este hombre, con quien estoy casada, ha hecho y dicho, porque tiene las obras como el nombre, tonto y insensato se llama y tonto y insensato es [1 S 25, 25]. Y tal es la razón de muchos hombres de este tiempo, casados con sus sentidos brutales, sin alzar los ojos a las mercedes que de Dios reciben y el castigo que de este juez y Elohim han de recibir, hasta que venga David y se case con ella ; mas esto no es de aquí, aunque en todo lugar cabe el aviso de nuestros descuidos. Esta es, pues, la razón de que el nombre de Elohim quiere Dios que todo el mundo le sepa » (Sigüenza, 2014, [1606] : 140)

<sup>56</sup> « Dijo el tonto, el insensato, el bruto en su corazón, no hay Elohim, no hay gobernador » (Ps 53 2). La traduction espagnole est de José de Sigüenza.

<sup>57</sup> *Ibid.*

significative, la dénonciation que fait Sigüenza des *disparates* de ses contemporains est en effet celle d'un homme qui a suffisamment vécu pour connaître la nature humaine. Lorsqu'il écrit ces lignes, sept années se sont écoulées depuis la fin du procès inquisitorial intenté contre lui par ses frères en religion. Les actes du procès inquisitorial édité par Gregorio Andrés permettent de retrouver les principaux chefs d'accusation portés contre lui, notamment son exclusivisme biblique et sa critique de la théologie scholastique dénoncés comme potentiellement hétérodoxes<sup>58</sup>. La critique a pu voir avec raison derrière ces attaques une volonté d'atteindre aussi Arias Montano et son enseignement (Bataillon, 1991, [1937] : 786-793) mais aussi l'expression de jalousies conventuelles. Sigüenza est d'abord ce prédicateur et cet écrivain brillant qui avait la faveur du Roi prudent et qui, de fait, dut son acquittement à l'intervention personnelle du souverain. Il est aussi un homme au tempérament ombrageux qui a l'âme d'un moraliste et d'un réformateur mais en a aussi toute la radicalité et l'intransigeance. Qu'il s'agisse de la bêtise liée à la jalousie, à la méchanceté ou à la malhonnêteté intellectuelle, fray José de Sigüenza avait donc eu l'occasion, à partir des années 1590, d'en connaître toutes les nuances entre les murs de son couvent et dans sa propre chair. Il avait pu connaître de l'intérieur les meurtrissures infligées par cette Espagne post-conciliaire, douloureusement divisée en deux partis, celui des plus conservateurs, tenants d'une orthodoxie étroite, et celui de ceux qui, comme lui, aspiraient à un christianisme « selon l'esprit ». Les visages grimaçants des *disparates* représentés par Jérôme Bosch lui étaient donc singulièrement familiers, pour les avoir côtoyés de très près, de trop près même, et lui permettre d'affirmer non sans désillusion : « La vertu et la sainteté des hommes bons est une telle source de contrariété et d'agacement pour les méchants »<sup>59</sup>.

## Conclusion

<sup>58</sup> Andrés, 1975. Parmi les affirmations « *contra fidem* » que l'on trouve dans les actes du procès, pour beaucoup qualifiées de luthériennes, on lit des propos récurrents sur la nécessité d'un usage exclusif et direct de la source biblique notamment pour la prédication : « Il ne faut pas prêcher autre chose que l'Évangile seul, tel qu'il est dans le texte. Sortir de là n'est pas prêcher » (« *No se ha de predicar sino el Evangelio desnudo, como está en el texto y salir de ahí no es predicar* », Andrés, 1975 : 60). De nombreuses dépositions évoquent également son attachement exclusif à l'enseignement d'Arias Montano, comme le montrent ces propos rapportés : « Dès lors qu'on lui laisse Arias Montano et une Bible peu lui importe qu'on lui enlève les autres livres de sa cellule. Car c'est Arias Montano qui a le mieux compris la Bible qu'il semble placer avant les Saints ; et il a aussi dit que Dieu lui a révélé les Saintes Écritures » (« *Que como le dejen a Arias Montano y a una Biblia, no se le da nada le quiten los libros de la celda. Que el que mejor ha entendido la Biblia es Arias Montano y que parece le antepone a los Santos ; y que ha dicho que Dios le reveló la Sagrada Escritura* », Andrés, 1975 : 79).

<sup>59</sup> « *Tan grave, y tan pesada es a los malos la virtud y santidad de los buenos* » (Sigüenza, 2000, [1600] : I, 624).

Ce rapide parcours de l'œuvre d'un polygraphe du XVI<sup>e</sup> siècle autour d'un motif central a permis de voir les différentes variations et glissements sémantiques auxquels se prête la question de la bêtise. Il existe une bêtise entendue comme absence de malice, au sens où l'entend le terme latin *simplicitas*. Par sa proximité avec l'idéal évangélique elle est présentée comme idéal de sainteté. Ainsi dépourvu d'orgueil, dénué de capacité à raisonner mais donc aussi à se tromper, l'homme ne fait plus obstacle à la Grâce et se montre d'une docilité parfaite. La bêtise peccamineuse, qui implique péché et errance, renvoie à l'animalité de l'homme. *Bruto, insensato, torpe, estúpido* : l'homme dont le jugement n'est pas éclairé par Dieu n'est plus que le jouet de ses passions et, s'il est docte, cette intelligence n'est finalement que fatuité et fausse sagesse.

Cet itinéraire vient confirmer l'idée que la littérature spirituelle propose essentiellement une approche moralisée de la bêtise, à partir de types humains souvent intégrés dans des couples de contraires : l'insensé par opposition au juste, le fol en Christ par opposition à la fausse sagesse du monde. On pourrait être ainsi tenté de penser que, face à ces stéréotypes, les autres formes de bêtise se trouvent délaissées : celles qui font sourire, ou celles qui sont navrantes, celles-là même qui relèvent d'une forme de gratuité. Est-ce parce que la littérature spirituelle tend à l'universel qu'elle ne donne pas à voir, ou rarement, cette forme de bêtise – ni sainte ni peccamineuse – que la littérature profane se plaît à mettre en scène, de Sancho Panza à Don Quichotte lui-même, sans oublier ces figures de *pícaros* qui reçoivent de dures leçons de vie au prix de nombreuses bêtises commises en actes ou en paroles ? À ces exemples tirés de la littérature profane répond justement ici la figure attachante, souvent fortement individualisée, du frère lai dont la « sainte bêtise », au-delà de certains excès ascétiques, témoigne d'une forme de sainteté somme toute très ordinaire, qui n'a pas oublié d'être humaine.

## Bibliographie

### Sources primaires

- Castro, Francisco de, *Historia de la vida y santas obras de Juan de Dios y de la institución de su Orden y principio de su Hospital*, Granada, en casa de Antonio de Librixa, 1585.
- Covarrubias, Sebastián de, *Tesoro de la lengua castellana o española*, Barcelona, Editorial Alta Fulla, 1998 [1611].
- Cues, Nicolas de, *La Docte ignorance*, Pierre Caye, David Larre, Pierre Magnard, Frédéric Vengeon (présentation et traduction), Paris, GF Flammarion, 2013 [1440].
- Jérôme, saint, *Lettres*, traduction de Jérôme Labourt, t. III, Paris, Les Belles Lettres, 1953.
- Jérôme, saint, *Trois vies de moines (Paul, Malchus, Hilarion)*, Paris, Cerf (« Sources Chrétiennes »), 2006.
- Loyola, Ignacio de, *Obras completas*, Ignacio Iparraguirre, Cándido de Dalmases, Manuel Ruiz Jurado (ed.), Madrid, BAC, 2021.
- Rader, Matthieu, *Viridarii Sanctorum Pars Altera. De simplici obedientia et contemptu sui cum auctario de quorundam simplicium dictis et factis, ex latinis, italicis, graecis delibata, conscripta et recognita*, Monachii, Anna Berg, 1614.
- Sigüenza, José de, *Historia de la Orden de San Jerónimo*, ed. Javier Campos y Fernández de Sevilla, Valladolid, Junta de Castilla y León, Consejería de Educación y Cultura, 2000 [1600 y 1605], 2 vols.
- Sigüenza, José de, *Historia del Rey de los Reyes y Señor de los Señores*, Ignacio García Aguilar (intr.), Sergio Fernández López, Ignacio García Aguilar, Natalia Palomino Tizado (dir.), Huelva, Universidad de Huelva, 2014 [1606].

### Sources secondaires

- Andia, Ysabel de, « Simplicité », I et II, in *Dictionnaire de spiritualité, ascétique et mystique*, t. XIV, Paris, Beauchesne, 1989, col. 892 et sq.
- Andrés, Gregorio de, *Proceso inquisitorial del Padre Sigüenza*, Madrid, Fundación universitaria española, 1975.
- Antin, Paul, « Simple » et « simplicité » chez saint Jérôme », *Recueil sur saint Jérôme*, Paul Antin, Bruxelles, Latomus, 1968, p. 147-161.
- Aragüés Aldaz, José, « Locos y simples de Cristo en las letras de la Contrarreforma: vindicación de un tema hagiográfico », *RILCE*, 36.2, 2020, p. 572-600.
- Atienza López, Ángela (ed.), *Iglesia memorable. Crónicas, historias, escritos ... a mayor gloria. Siglos XVI- XVIII*, Madrid, Sílex, 2012.
- Barberán, Cecilio, « El Padre José de Sigüenza como crítico de arte de las pinturas del monasterio de El Escorial », *La Ciudad de Dios*, 177, 1964, p. 86-99.
- Bataillon, Marcel, *Érasme et l'Espagne. Recherches sur l'histoire spirituelle du XVI<sup>e</sup> siècle*, Genève, Droz, 1991 [1<sup>ère</sup> éd. 1937].
- Blasco, Selina, *El padre Sigüenza y El Escorial*, Thèse pour le Doctorat, Antonio Bonet Correa (dir.), Madrid, Universidad Complutense, 1999.
- Calvo Serraller, Francisco, *Teoría de la pintura del Siglo de Oro*, Madrid, Cátedra, 1981.
- Campos y Fernández de Sevilla, Francisco Javier, « El P. Sigüenza y la Orden de San Jerónimo en el tránsito del siglo XV al XVI », *Cuadernos de Investigación Histórica* (Madrid), 23, 2006, p. 19-64.
- Castro, Américo, *Aspectos del vivir hispánico*, Madrid, Alianza Editorial, 1970.
- Cloulas, Annie, « Les apports étrangers dans le vocabulaire artistique dans le vocabulaire artistique du siècle d'or: l'exemple de Fray Josef de Sigüenza », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, 42.1, 1980, p. 59-77.
- Coussemaeker, Sophie, *L'Ordre de Saint Jérôme en Espagne 1373-1516*, Thèse pour le doctorat en histoire, André Vauchez (dir.), Université Paris Nanterre, 1994.
- Fernández Marcos, Natalio, « De *Los nombres de Cristo* de Fray Luis de León y *De arcano sermone* de Arias Montano », *Sefarad: Revista de Estudios Hebraicos y Sefardies*, XLVIII, 2, 1988, p. 245-270.
- García Aguilar, Ignacio, « Estudio preliminar », *Poesía castellana*, José de Sigüenza, Huelva, Universidad de Huelva, 2014.
- Ilsink, Matthijs, Koldeweij, Jos (dir.), *Jérôme Bosch. Visiones de génie*, Fonds Mercator, 2016.
- La Ciudad de Dios, Homenaje al P. Fray José de Sigüenza en el IV Centenario de su muerte († 1606), CCXIX, n° 1, 2006.
- Renoux-Caron, Pauline, « Los santos sin altar de la orden de San Jerónimo », *Santos extravagantes, santos sin altar, mártires modernos*, Coloquio internacional organizado por la Universidad de Zaragoza (oct. 2019), Eliseo Serrano, Jesús Criado (coord.), à paraître.
- Reyre, Dominique, « Un hagiógrafo hebraísta, Fray José de Sigüenza y su Vida de San Jerónimo, Doctor de la Santa Iglesia (Madrid, 1595) », *Homenaje a Henri Guerrero. La hagiografía entre historia y literatura en la*

*España de la Edad Media y del Siglo de Oro*, Marc Vitse (dir.), Universidad de Navarra, Iberoamericana, Vervuert, 2005, pp. 999-1013.

Reyre, Dominique, « Cuando Covarrubias arrimaba el hebreo a su castellano », *Criticón*, 69, 1997, p. 5-20.

Secret, François, *Les Kabbalistes chrétiens de la Renaissance*, Paris, Dunod, 1964.

Silva Maroto, Pilar, « En torno a las obras del Bosco que poseyó Felipe II », *Felipe II y las Artes. Actas del Congreso internacional 9-12 de diciembre de 1998*, Madrid, Universidad Complutense, 2000, p. 533-551.

Silva Maroto, Pilar (dir.), *El Bosco: La exposición del V Centenario*, Madrid, Museo nacional del Prado, 2016.

Villalba y Muñoz, Luis, « El P. Fr. José de Sigüenza. Estudio crítico de su vida literaria y escritos particularmente de La Historia del Rey de los Reyes », *Historia del Rey de reyes y Señor de los señores*, José de Sigüenza, Madrid, La Ciudad de Dios, 1916, vol. I.

Pauline Renoux-Caron est maître de conférences à l'Université Sorbonne-Nouvelle-Paris 3. Spécialiste de l'Espagne du Siècle d'Or, depuis sa thèse qui portait les *Figures de saint Jérôme dans l'Espagne du XVI<sup>e</sup> siècle* (Sorbonne-Nouvelle, 2007) elle travaille sur la spiritualité de l'ordre de Saint-Jérôme et l'une de ses plus éminentes figures, le hiéronymite fray José de Sigüenza.

## Résumé

Ce travail propose de parcourir la littérature spirituelle de l'Espagne du XVI<sup>e</sup> siècle en montrant les différentes variations existant autour du thème de la bêtise. À partir de la figure privilégiée du « frère lai » présente dans de nombreuses notices biographiques de la chronique du hiéronymite fray José de Sigüenza (*Historia de la Orden de San Jerónimo*, 1600-1605), sont décrites et analysées les notions de « sainte simplicité », de « folie pénitentielle » ou de « docte ignorance » qui renvoient alternativement à l'innocence du « simple d'esprit », aux excès du « fol en Christ » ou à la « sainte ignorance » des humbles. Mais la bêtise n'est pas que la simplicité du cœur, elle comporte aussi une dimension peccamineuse que l'on retrouve notamment dans l'analyse de l'œuvre du peintre flamand Jérôme Bosch proposée par José de Sigüenza.

Dernière version avant impression